

Eric Domergue

Colloque international France-Argentine

« Les citoyens français assassinés ou portés disparus pendant le terrorisme d'État en Argentine »

Paris, le 8 décembre 2011

C'est un grand privilège que nous avons, ma famille et moi, par rapport à la grande majorité des familles des trente mille disparus en Argentine : nous avons retrouvé les restes de mon frère Yves et de Cristina, sa compagne.

Nous avons traversé 34 années d'incertitude, de recherches, d'attentes, mais nous avons réussi, et nous pouvons enfin faire notre deuil, nous pouvons tourner la page la plus douloureuse de notre vie. À présent nous avons un endroit où déposer une fleur, car nous avons planté un arbre avec les cendres d'Yves et de Cristina. Cet arbre pousse avec vigueur et bravoure dans un jardin public à Rosario, qui est la ville où ils se sont aimés et où ils ont été assassinés.

Il est bon de rappeler que la lutte pour nos disparus n'a jamais été un combat individuel ; nous avons toujours compté sur le soutien inestimable des autres familles de disparus et des organismes des droits de l'homme, et c'est vers eux que nous continuerons à tendre nos mains, notre souffle, nos encouragements. Car Yves et Cristina, lorsqu'ils ont retrouvé leur identité et leur histoire, ont représenté les 30 000 disparus, ils ont été et resteront à jamais le symbole des 30 000 disparus d'Argentine.

On les a retrouvés et maintenant ils exigent Justice. Leurs ossements ont émergé de la terre et ils parlent, ils accusent, ils sont la preuve non plus seulement de leur enlèvement et de leur disparition, mais aussi de leur assassinat. Leurs plaies, les plombs que l'on a récupérés de leurs tombes, constituent leur vérité posthume, et tous ces éléments ont été présentés devant les tribunaux argentins, dans le procès qui se déroule actuellement à Rosario contre les tortionnaires de la région. Au cours de ce procès qui devrait conclure sous peu, j'ai été personnellement appelé à témoigner il y a 9 mois, pour y faire entendre les voix des deux familles et réclamer que justice soit faite, dans cette étape nouvelle et encourageante qui s'est ouverte en Argentine grâce à l'abrogation des lois du pardon et à l'ouverture des poursuites des tortionnaires de la dictature.

La récupération des restes de mon frère et de sa compagne a mis au jour une histoire merveilleuse, que nous ne connaissions pas et que nous souhaitons désormais partager avec vous. Car bien que nous parlions d'enlèvements et de mort, nous devons par-dessus tout faire connaître l'émouvante solidarité que de nombreuses personnes, qui ne connaissaient ni Yves ni Cristina, ont manifestée en prenant soin d'eux pendant plus de trois décennies.

À présent nous savons qu'ils ont été enlevés à Rosario en septembre 1976 et très rapidement exécutés. Leurs corps ont été retrouvés criblés de balles sur le bas-côté d'une route départementale, à plus de 120 kilomètres de la ville de Rosario, puis enterrés anonymement dans le cimetière d'un paisible village de la Pampa appelé Melincué. Les assassins, non contents de leur ôter la vie, ont voulu effacer leur identité, afin qu'ils se perdent à jamais dans les ténèbres de la terreur. Et ils y ont presque réussi.

À présent nous savons que les habitants de la région ont pris soin d'eux comme de leurs propres enfants ; Yves et Cristina n'ont jamais manqué de fleurs sur leurs tombes, qui étaient déposées pour qu'ils se sentent moins seuls. Les habitants ont empêché qu'ils sombrent dans l'oubli, ils n'ont eu de cesse que les familles orphelines de leurs enfants ne retrouvent la paix.

À présent nous savons qu'une page exquise de cette histoire a été écrite par des professeurs du Lycée public de Melincué et leurs élèves, qui ont entrepris le projet fou de donner un nom et un visage au couple inconnu le plus connu de la région. Le grand virage s'est produit en juin 2003, lorsqu'une professeure a proposé à ses élèves de travailler sur la mémoire, en prenant

pour objet d'étude le cas des deux corps anonymes qui reposaient dans le cimetière du village. La professeure, c'était Juliana Cagrandi, qui est ici dans la salle et que je veux vous présenter. Les jeunes de 16 et 17 ans ont alors mené une petite investigation, qu'ils ont soumise ensuite aux grand-mères de la Place de Mai. Peu de temps après, ils ont terminé leur scolarité et nombre d'entre eux sont partis vers la grande ville pour suivre des études universitaires ou pour entrer dans la vie active. Mais ils n'ont pas pour autant oublié la démarche qu'ils avaient entamée et pendant des années, chaque fois qu'ils revenaient au village, ils demandaient à leur professeur : « Alors Juliana, il y a du nouveau ? ». Non, il n'y avait rien de neuf...

Mais elle, Juliana, elle n'a jamais baissé les bras, et au bout de 5 ans, à force de frapper à toutes les portes, elle a obtenu que le Secrétariat des droits de l'homme de la province de Santa Fe s'intéresse au dossier. Le Secrétariat a entamé ses propres investigations et m'a contacté à mon domicile à Buenos Aires. Il ne s'agissait que d'indices, de pistes qui pouvaient ne pas aboutir. Et pour cause, il y avait des contradictions, et pendant un an et demi on est passé de l'espoir à la déception, il fallait anesthésier les illusions.

C'est à ce moment-là que sont entrés en jeu d'autres acteurs, dont, en tant que famille, nous ne pouvons pas nous lasser de souligner le rôle primordial : ce sont les anthropologues légistes.

Un matin du mois de juin 2009, en plein hiver austral, deux membres de l'Équipe argentine d'anthropologie légiste se sont rendus au cimetière de Melincué. Ils ont de leurs propres mains creusé un rectangle de terre sans croix ni signaux, grâce aux indications précises des habitants du village, et ont déterré deux squelettes, en bon état de conservation, et 9 balles – les preuves dont je faisais allusion il y a un instant. Pendant 11 mois, ils ont, toujours de leurs propres mains, pris soin de leurs os, ils les ont nettoyés, reconstruits, ils les ont questionnés, écoutés, ils ont décrypté leur profil génétique, ils ont comparé leurs ADN avec ceux de toutes les familles qui avions alimenté avec quelques gouttes de notre sang la banque de données génétiques... et ils sont ainsi parvenus à leur redonner un visage, un nom, un passé et aussi un avenir : le sexe masculin anonyme était mon frère, Yves Domergue, et le sexe féminin, sa compagne, ma belle-sœur, Cristina Cialceta.

Le 5 mai 2010, presque un an après l'exhumation des corps, j'ai été convoqué par l'institut anthropologique qui m'a annoncé l'incroyable nouvelle de l'identification d'Yves. Si je dis incroyable, c'est que nous ne nous y attendions pas, nous n'avions pas de pistes, aucun des survivants des camps de concentration du régime ne les avait vus, nous n'avions nul espoir de pouvoir leur donner un jour une sépulture. Et pourtant, après 34 années de recherches, c'est un groupe de lycéens et leur professeur, les habitants de Melincué, puis les anthropologues et aussi la mémoire collective qui nous ont rendu les ossements et l'identité d'Yves et Cristina.

Ce jour-là, le 5 mai, lorsque j'ai enfin retrouvé mon frère disparu, les anthropologues eux-mêmes étaient émus et bouleversés en m'annonçant la nouvelle. Je tiens à souligner leur attitude profondément humaine, qui s'ajoute au professionnalisme sans faille qui les caractérise.

Avec l'identification des corps, les deux histoires parallèles se sont conjuguées : celle de nos deux familles qui connaissions leurs noms mais n'avions pas de corps, et celle des habitants de Melincué, qui avaient deux corps, mais pas de noms. Tous ensemble, nous avons pu tordre le bras de la politique répressive et criminelle de la dictature militaire qui a érigé la disparition des corps comme une méthodologie funeste et planifiée, visant à laisser des séquelles sur plusieurs générations. Il n'y a aucun doute que, comme disent mes parents, la disparition est beaucoup plus cruelle que la mort.

Tout cela a fait l'affaire d'un documentaire, qui sera présenté demain à 18 heures à l'Ambassade d'Argentine à Paris.

Pour ma part, je ne puis négliger la tribune qui m'est offerte pour souligner un autre aspect de cette histoire. Yves et Cristina avaient respectivement 22 et 20 ans lorsqu'ils ont été tués. Et

ils ont été éliminés parce qu'ils luttaienent pour une société meilleure. Ils militaient dans le Parti révolutionnaire des travailleurs, ils ont appartenu à une génération de révolutionnaires, de jeunes engagés, avec une particularité - qui ajoute encore à leur mérite - d'avoir donné leur vie pour l'Argentine alors qu'ils étaient tous deux étrangers : Yves était français et sa compagne était mexicaine. Leur engagement, leur voix, je voudrais très modestement les faire resurgir des ténèbres dans lesquelles on a prétendu les plonger pour toujours.

Je suis heureux que ces voix retentissent dans cette salle prestigieuse. Merci à nos hôtes du Sénat, à l'Ambassade argentine à Paris, merci à ma famille et à mes amis, et à vous tous ici présents. Je tiens à remercier tout particulièrement ceux qui ont eu la merveilleuse idée d'organiser ce colloque – Alicia, Estela –, car en évoquant la mémoire des 20 français tués ou séquestrés par la dernière dictature militaire, nous rendons hommage, une fois de plus, aux 30 000 détenus-disparus d'Argentine.